

Département de Géosciences |
Département Littératures et langage

Concours
Écrire pour le climat

Prix du jury

"Une journée, un tour de planète"

Anita van Quynh

Scénario SSP2-4.5 : Au milieu du gué (défis moyens d'atténuation et d'adaptation). Ce scénario décrit un monde caractérisé par la poursuite des tendances actuelles.

UNE JOURNÉE, UN TOUR DE PLANÈTE

« Nous pâtissons en tant que nous sommes une partie de la
Nature, qui ne peut se concevoir par soi sans les autres. »

— Baruch SPINOZA, *Éthique*

23 : 59, nous sommes au cœur de la brousse.

La Nuit est d'humeur noire. Furieuse, elle se déchaîne. Les animaux s'échappent de la forêt et les habitants abandonnent leurs maisons.

Ciel rouge

La forêt est en sang

Tousse et craque et tombe

Dernier chant de l'écorce

Chœur de fumées

L'air est saturé de tanin

Âcre nuage d'asphyxie

Et dansent les folles lueurs

Fièvre de lumière

Splendide horreur

Inexorable

Maléfice

~

Désolation

L'espace trop plein de vide

Troncs calcinés

Tapis de cendres

Une perruche rescapée passe.

07 : 01, à présent, il s'agit d'un paisible petit village de montagnes.

L'Aube s'est déjà levée et colore les montagnes en rose. Rayonnante, toute fraîche, elle veille avec tendresse sur les écoliers qui, les yeux encore clignotants de fatigue, prennent le chemin de l'école.

L'école du village somnole sur la colline. La poussière s'est installée sur les couvertures des livres et des cahiers, que personne n'a ouverts depuis trop longtemps. La lumière entre par les fenêtres, par les murs lézardés.

Le sentier qui mène à l'école part du village et se fait de plus en plus escarpé, l'effort de l'ascension exige une régularité du souffle. Lorsqu'il était pratiqué par les écoliers, le chemin était plus aisé à suivre. À présent qu'herbes sauvages et cailloux ont accidenté le terrain, il devient difficile de l'emprunter, on risque même de se perdre. Mais si les écoliers reprenaient l'ascension vers le Savoir, le sentier retrouverait peu à peu son allure passée.

Autrefois, le long de ce chemin, chacun des écoliers récoltait les matières premières pour construire son propre édifice. Une fois parvenu à l'école, le professeur leur enseignait l'art de les assembler en une construction stable.

Aujourd'hui, une pâle copie de l'école trône sur la place du village, épargnant ainsi aux écoliers l'effort de l'ascension. Mais l'école du sommet de la colline attend. Elle attend ses écoliers. Car tôt ou tard, ils reviendront assoiffés de Savoir, lorsque la copie chimérique se sera assez estompée pour laisser transparaître l'aridité de son époque.

11 : 56, l'action se situe dans un ancien hangar transformé en centre d'examen.

La Matinée touche à sa fin, mais elle accompagne les candidats aux concours des Grandes Écoles jusqu'au terme de leur épreuve écrite. On s'aperçoit avec horreur qu'on s'est trompé dans la numérotation des pages. Trop tard, déjà le surveillant s'approche pour ramasser la copie. La Matinée soupire. Un énoncé est resté en évidence sur un table. La Matinée s'approche, curieuse, et tente de déchiffrer le sujet :

CONCOURS D'ENTRÉE 2020 À L'ÉCOLE POUR UN CLIMAT MEILLEUR

Exercice sur le réel irrationnel

Soit

$$f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R} \setminus \mathbb{Q}$$

t \mapsto évolution financière de l'homme le plus riche du monde

$$g: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$$

t \mapsto évolution financière d'un homme pauvre parmi les hommes pauvres

Dans cet exercice, la variable t désigne le temps. On rappelle que \mathbb{R} désigne l'ensemble des nombres réels, \mathbb{Q} l'ensemble des nombres rationnels, et que le symbole « \setminus » signifie « privé de ».

- 1) Proposez une expression pour les fonctions f et g .
- 2) Justifier le domaine de définition et l'ensemble d'arrivée des fonctions f et g .
- 3) Rappelez la définition d'une inégalité. On admet que $\forall t \in \mathbb{R}, f(t) \geq g(t)$. À partir de quel instant t_0 peut-on appliquer le Théorème des Inégalités Indubitablement Croissantes ? Que pouvez-vous en déduire ?

Votre démonstration s'appuiera sur des calculs numériques faisant intervenir les ordres de grandeur qui sont fournis en Annexe. Vous préciserez également les hypothèses de votre modélisation.

13 : 32, débarcadère presque désert, hormis quelques mouettes.

Entre la pause déjeuner et la reprise du travail, l'Après-midi se promène en bord de mer Méditerranée. Il cherche quelque chose au-delà de la ligne d'horizon.

Tu viens du Sud, je suis au Nord,

Une mer nous écarte.

Tu parles une langue, j'en parle une autre,

Une culture nous sépare.

Ta région, ma région,

Il faut un laisser-passer.

Ta ville, ma ville,

Encore une frontière à franchir.

Entre toi et moi,

Il y a tant de murs

Je me demande parfois

Combien encore j'ai de murs en moi

Et je murs murs.

14 : 13, de l'autre côté de la frontière.

Justement, la Journée a soudain envie d'aller faire un tour de l'autre côté de la mer. Car Elle se soucie peu des murs et des frontières. La voilà arrivée sur un autre continent.

Aujourd'hui pour mes sept ans,

Je voudrais un nuage blanc.

Un nuage qui aurait vu le monde

Aiguisé par les vents

Parfumé de déserts

Archet de la forêt

Il me raconterait aussi les villes

Les lumières scintillantes

Les épices du marché

La céramique peinte

J'y accrocherai un vœu

Je lui demanderai de dire au ciel

Que ce n'est pas la peine de pleuvoir des bombes

Ici tout n'est déjà plus que ruines.

15 : 48, au pied d'un immeuble aux murs éclatants de blancheur.

Secouée, mal à l'aise, la Journée se sent défaillir. Elle décide d'aller consulter le médecin. En cette après-midi torride, la salle d'attente est pleine. Malgré la climatisation maximale, les patients s'impatientent.

« J'ai faim d'îles, de plages et de centrales nucléaires », déclare le tsunami.

« L'échine me démange, tous ces immeubles et tout ce bitume, il faut tout le temps que je m'ébroue », se plaint le séisme.

La sécheresse rétorque : « Tu n'as qu'à faire comme moi : quand j'ai soif, je bois toute l'eau que je trouve. C'est pourtant simple. »

Et le cyclone, songeur : « Moi, quand quelqu'un me tape dans l'œil, je peux pas m'empêcher de tout envoyer valser. Ça se soigne, vous pensez ? »

« J'essaie d'arrêter de fumer, murmure le volcan gris sur le ton de la confiance. Rien à faire, arrêter de vapoter, c'est encore plus dur que d'arrêter la cigarette. »

16 : 21, au-dessus d'une petite prairie verte et fleurie, le ciel se couvre soudainement de nuages menaçants.

Dehors, la Journée commence à fatiguer et ne parvient plus à amadouer le climat, dont les caprices se font de plus en plus imprévisibles. Alors, résignée, la Journée tente de fredonner une chanson pour rendre le climat plus sage. Elle entonne une Variation sur les Quatre Saisons.

Le printemps s'est empreint d'anathème 🎵

L'été a éteint son ivresse

L'automne étonne par sa gaieté 🎵

L'hiver verdira son âpreté.

17 : 39, dans les habituels embouteillages de migration pendulaire.

L'Après-midi contemple les files indiennes de véhicules. Après s'être étiré de toute sa longueur, il pousse un long soupir, puis entreprend de s'éclipser discrètement, en se faufilant entre les rangées de voitures et de camions. Mais avant de quitter le périphérique, il ne manque pas de tousser, de pester, et de militer pour les espaces non fumeurs.

Dans l'azur perlé du matin

Un Airbus

Écrit à la craie blanche

Un sillage au kérosène.

Midi étincelle

Dans le panache immaculé

Qui monte par bouffées

D'une centrale thermique.

Il est dix-huit heures

L'air de la ville

S'embrouille de fumées diverses

Opaque grisaille

Pardon, pouvez-vous m'indiquer

Où est l'espace non fumeur ?

18 : 52, à l'entrée d'un supermarché.

La Soirée s'invite, élégante, vêtue de crépuscule. Elle se demande ce qu'il y aura au dîner. La Soirée aperçoit une jeune femme poussant un caddie. Toujours aussi curieuse du menu à venir, la Nuit se fait Ombre, et se lance dans une filature discrète. Elle se glisse subrepticement dans les pas de la jeune femme.

Face au carnaval de couleurs, j'hésite un instant. Je me dirige vers un rayon où la couleur blanche domine, accompagnée d'un peu de rouge. J'ai le choix parmi les nombreuses marques qui tentent d'attirer mon regard. Entre design ciblé et arguments économiques, nutritionnels et éthiques, chaque marque tente de se faire élire. Je jette mon dévolu sur un paquet d'un kilogramme de T45 Francine. Il me suffit de tendre le bras pour l'attraper, un geste si simple.

(Automne). À perte de vue, les semis ont strié les champs de raies parallèles. La teinte fauve de la terre accentue les reliefs. Le temps a déjà fraîchi et les premiers nuages nuancent l'éclat du ciel.

Sur le ticket de caisse, les quatre-vingt-six centimes de farine sont à peine visibles au milieu de tous les autres articles. Somme dérisoire, en soi, que quatre-vingt-six centimes, le décompte n'atteint pas même une unité d'euro.

(Printemps). Vu de loin, le champ n'est que terre granuleuse. Et pourtant, ça et là, quelques jeunes pousses vertes pointent timidement, bénies par chaque pluie, chaque rayon de soleil.

Le paquet de farine atterrit dans un placard de la cuisine, à côté des pâtes, du riz... Et de dix autres paquets de farine. Je suis juste un peu étourdie, à chaque fois, j'oublie qu'il me reste encore de la farine à la maison, et j'en rachète. D'ailleurs, trois paquets sont déjà périmés depuis longtemps. Je les jette ? Oui, c'est plus *raisonnable*.

(Été). La moisson est imminente. Le blé est mûr : les épis gorgés de soleil se déploient en tresses d'or, s'inclinent et frissonnent sous la brise de midi.

Après la moisson vient le stockage, puis la livraison au meunier, puis le broyage, le claquage, le tamisage, et l'emballage. Ensuite, les paquets les plus chanceux bénéficient d'un voyage en avion, ou d'une croisière en bateau. D'autres se contentent de sillonner l'asphalte. Au terme de complexes opérations logistiques, les petits paquets

parallélépipédiques de farine se retrouvent en rayon et prennent enfin part au carnaval de couleurs.

Si je faisais un cake salé pour le repas de ce soir ? Hop là, préparation quinze minutes, j'enfourne pour à peine une demi-heure. Et voilà, à table !

Plus d'un an s'est écoulé entre le semis des grains et l'arrivée du paquet de farine dans le placard de ma cuisine. Et moi, cette farine, j'ai mis moins d'une heure à la cuisiner. Faire un cake, c'est si simple, si rapide, si facile. Mais si je continue d'ignorer combien de temps il faut à la nature pour transformer le grain en épi, combien il faut de journées de soleil et de pluie, sera-t-il toujours aussi simple, aussi rapide, aussi facile de se procurer un kilogramme de T45 Francine ?

21 : 30, dans un appartement de centre-ville.

La Nuit prend le relais. Les villes préparent leur deuxième visage, celui où la vie nocturne est rythmée par les lumières scintillantes. Il faut mettre les enfants au lit. Mais ils réclament toujours qu'on leur conte une histoire. Cette Nuit-là s'est armée de patience. Elle s'assoit au chevet des enfants et prend sa plus belle voix, pour se lancer dans le Conte des mille et une étoiles.

Tout commença par une simple petite bougie, au milieu de la nuit. Une lueur au cœur de l'obscurité, fragile, insignifiante, mais fort vaillante.

En ce temps-là, les hommes consacraient leurs journées à la lecture et leurs nuits à la musique. Ainsi, lorsque la lumière commençait à faiblir et qu'il faisait trop sombre pour continuer à lire, tout le monde troquait ses binocles contre un instrument de musique. La seule lumière des étoiles suffisait aux activités nocturnes.

Mais ce soir-là, un impatient ne put se résoudre à refermer son livre et attendre le lendemain pour reprendre sa lecture. Alors que la nuit était déjà tombée, il voulut poursuivre cette activité pourtant par essence diurne. Mais par cette nuit d'encre, distinguer les caractères sur le papier lui fut impossible, en dépit de la divine lumière stellaire. L'idée lui vint d'allumer une bougie pour s'éclairer. Et ce fut la première lumière terrestre à concurrencer les étoiles célestes.

Les voisins de cet impatient ne tardèrent pas à l'imiter, puis tout l'immeuble, tout le quartier, et de proche en proche toute la Ville adopta pour habitude de s'éclairer à la bougie dès la tombée de la nuit. Un halo irisé recouvrait la Ville chaque soir, et chaque soir son intensité lumineuse grandissait. Du haut de leur céleste observatoire, les étoiles commencèrent alors à s'inquiéter et tinrent conseil : fallait-il laisser les êtres humains agir ainsi ? Ne s'exposait-on pas à d'imprévisibles dangers en laissant libre cours à cette indiscipline, à cette impertinence ? Après s'être fortement indignées, les étoiles se saluèrent et chacune retourna à son poste d'observation. Non contents de s'éclairer à la bougie - ce qui restait fort peu pratique - les citadins eurent tôt fait d'inventer la lampe à huile, puis les lampadaires électriques. Vinrent ensuite les feux tricolores, les écrans lumineux des panneaux

publicitaires, et les magasins illuminés toute la nuit (quoique ironiquement désertiques.) Jusqu'au soir où il y eut autant de lumières sur Terre que dans le Ciel.

Ce soir-là, l'inévitable se produisit. Une première étoile s'éteignit. Ce fut bref et silencieux. À tel point que même les étoiles voisines ne s'en aperçurent point. Encore moins les habitants de la Ville. Le lendemain, une seconde étoile expira. Comme elle appartenait au cortège de la Grande Ourse, toute l'assemblée céleste le remarqua cette fois-ci. À l'incrédulité succéda la tristesse - car cela n'était encore jamais arrivé, voyons, une étoile qui meurt, ça n'arrive pourtant pas ! Puis, l'indignation - comment les hommes avaient-ils osé commettre un tel sacrilège, allumer dans leur Ville plus de lumières qu'il n'y en avait sur la voûte céleste ? Enfin vint la peur, une peur tourmentée et insidieuse. La survie de toute l'espèce était menacée. Hélas, la peur, loin de forger la solidarité, fut source de désaccords, les points de vue divergeaient, on ne parvint à aucune décision ferme. Le déclin exponentiel de l'espèce stellaire s'amorça brutalement.

Éblouis par leurs lumières artificielles, qui s'allumaient avant même que le soleil ne soit couché, les hommes vaquaient à leurs occupations, insoucians et inconscients de l'extinction d'étoiles qui se produisait. Tout au plus un enfant fit-il remarquer à son père : « Papa, pourquoi tu m'as dit qu'il y avait sept étoiles dans la Grande Ourse ? Moi j'en vois que quatre. » La réponse fut un simple haussement d'épaules.

La nuit où la dernière étoile s'éteignit, la Ville plongea soudain dans l'obscurité la plus totale. Ahuris, les hommes levèrent machinalement la tête ; mais tout ce qu'ils parvinrent à distinguer furent les ténèbres. Cette nuit-là dura longtemps, fort longtemps, à tel point que les hommes en perdirent le décompte des siècles. Jusqu'à ce que du plus profond de la nuit surgisse, fragile, insignifiante, mais fort vaillante, la lueur d'une nouvelle étoile tout juste née.

Épilogue

« En tant que nous sommes une partie de la Nature, qui ne peut se concevoir par soi sans les autres » (Spinoza, *Éthique*), nous pâtissons des risques *naturels* et des catastrophes *naturelles*. Mais que voulons-nous signifier par-là ? Le terme « naturel » semble contenir l'adhésion implicite à deux choses au moins. D'une part, ces catastrophes et ces risques seraient indépendants de l'action et de la volonté humaine ; d'autre part, l'être humain ne se place-t-il pas ainsi d'emblée à l'extérieur de la nature ?

Une partie de l'humanité aime s'ériger fièrement en combattante de la Nature, qui est dépeinte - non sans anthropomorphisme - comme étant pugnace et impitoyable. Et si nous gagnions en modestie ? Je crois qu'il est grand temps pour nous de nous rappeler que notre place n'est autre qu'au sein même de la Nature.

J'ignore depuis quand nous avons perdu le sens de la révérence. La révérence désigne davantage que le respect, elle signifie un respect profond mêlé de crainte. Nous avons perdu la révérence envers toute forme d'autorité, qu'elle soit incarnée par un individu ou par une institution. Il est fréquent de voir la liberté individuelle brandie afin de légitimer une indiscipline abusive. Comme le souligne le géologue Andrew Glikson, nous avons également oublié ce qu'est la révérence envers la planète Terre. Comment pouvons-nous faire preuve de révérence envers la Nature, si nous avons oublié jusqu'au sens même du mot révérence ?

L'irruption soudaine de la Covid-19 nous recentre sur notre vulnérabilité. Certes, il serait déplacé d'assigner à cette pandémie le changement climatique comme cause directe et unique. En revanche, la destruction des écosystèmes est effectivement un terreau favorable à l'apparition des virus. Le nier, c'est être aveugle, ou de mauvaise foi. L'être humain, par ses actions déraisonnables, dérègle la planète dont il est l'hôte. Face à la perte irréversible de cet équilibre précieux et complexe, le changement climatique est l'une des métamorphoses observables du système Terre. Notre compréhension du changement climatique progresse de jour en jour ; mais il serait présomptueux de croire que nous saisissons entièrement l'ampleur

réelle de ses conséquences, actuelles et futures, pour nos civilisations. Nous ne sommes pas capables d'analyser pleinement l'étendue des dégâts que nous provoquons, consciemment ou pas, que nous continuerons à provoquer si nous persévérons dans ce scénario « business as usual ». Étant un fragment de la Nature, nous ne pouvons ni nous en extraire, ni contempler depuis l'extérieur son fonctionnement intégral. C'est pourquoi, ne serait-ce qu'en raison de cette incomplétude qui nous est intrinsèque, le seul moyen de préserver la civilisation humaine est de nous faire plus humbles.

Et c'est peut-être bien parce que cette pandémie a frappé tous les continents de manière égale, bien qu'inique, que cette crise est une occasion à saisir. Une occasion qu'il nous faut saisir : il est de notre responsabilité de dire, de crier, l'urgence de respecter, et de craindre davantage la Nature. Car révéler la Nature, c'est aussi révéler l'être humain.

Or, il ne s'agit que de cela : préserver la civilisation humaine. Il ne s'agit pas de « sauver la planète » : avant que ne se développent les sociétés humaines, Gaïa a connu des changements d'ampleur bien supérieure à celle du réchauffement climatique ! Ce sont nos sociétés de femmes et d'hommes qui sont en danger. La planète, elle en a vu d'autres. Lorsque l'espèce humaine aura fini son tour de manège, la planète Terre, elle, continuera de tourner.

La diversité des cultures humaines illustre la multiplicité des façons d'être au monde. Mais c'est aussi une pluralité de ressentis, de vulnérabilités et de réactions face à un climat que nous avons rendu plus rude. J'ai essayé, ici, de rendre compte de cette diversité, à travers la variation des lieux et des styles de texte... Car je pense que la question du changement climatique transcende cette multiplicité, et qu'il n'est de révérence envers la Nature que dans une prise de conscience et collective, et sincère.